**GARCIN Marcel**

Né le 11 juin 1918 à ARVIEUX dans les Hautes Alpes en France, dans le petit village des ESCOYERES en Queyras. Il a grandi dans sa famille qui était très pauvre, le village -perché à 1600 mètres d'altitude- étant très isolé. Cependant les habitants étaient très attachés au paysage magnifique de cette belle région. Orphelin de père dans son très jeune âge, il perd sa mère en 1932. Ils sont 6 enfants.

Il entre au Petit Séminaire de CHARANCE à GAP (05) à la mort de sa maman en 1932.
ll en sortira à 16 ans. La vie y est très difficile : non seulement on ne leur prodigue pas d'amabilité ni d’affection, mais il doit subir des brimades et des punitions continuelles. En outre il n'a pas de prédisposition pour la foi catholique. Là il fait des études et apprend aussi le latin et le grec. Mais la nostalgie est grande pour ses montagnes du Queyras. Faisant suite à ses nombreuses demandes, son oncle Joseph, domicilié à Lyon vers la cathédrale St Jean, donne son accord pour son départ du séminaire l'année de ses 16 ans.

C'est ainsi que Marcel commença sa vie lyonnaise. Il faut savoir qu'il y avait une grande solidarité entre les habitants du Queyras qui "s'expatriaient" dans une ville. En général ils avaient ouvert une laiterie, ou un bar. Marcel travailla comme commis garçon laitier. On livrait le lait à domicile, en triporteur, au détail dans des berthes à lait. Son patron était M. GAY.

Puis ce fut le service militaire dans les Chasseurs Alpins, en 1938, au 72 BAF à Briançon.

Et la mobilisation générale arriva… " Nous n'avons pas de matériel valable : comme fusil, le vieux mousqueton de 14-18. C'est un engin qui a un recul énorme et aucune précision. Nous avions aussi quelques fusils Lebel. Ceux-ci étaient pour les voltigeurs, le canon était plus long et, de ce fait, avait moins de recul. Par contre la baïonnette était plus longue et très pointue : on l'appelait *la rosalie.*
En cet hiver 1940 il fait très froid. Mon bataillon - le 53 B.C.A. - est installé sur le bateau amiral "l'EL DGESAU" et cap sur la Norvège, destroyers, croiseurs, sous-marins. Expédition NAMSOS. "On se met en route : 40 km dans la neige pour atteindre une petite ville. Au bout d'une dizaine de jours ou douze les blindés ennemis approchent. Embarquement et débarquement en Ecosse, passage par Glasgow, et retour en France. Et c'est là sur le bateau que nous apprenons la terrible nouvelle : les armées franco-anglaises sont encerclées ou en déroute. "

"Destination Le Havre, puis les camions nous déposent du côté de Veules les Roses dans la SOMME. Ce qui fait le plus peur à tout le monde et qui est le plus démoralisant, ce sont les bombes sifflantes. Elles font un bruit d'enfer lorsqu'elles descendent. On les entend depuis très haut. Elles tombent souvent à plus de cent mètres, mais on a toujours l'impression qu'elles sont au-dessus de notre tête. Tout ça dure trois ou quatre jours et nous aussi nous devons battre en retraite comme tout le monde. Mais où sont nos avions et nos chars ? "

"11 juin 1940 : c'est à Veules les Roses que je suis fait prisonnier, le jour de mon anniversaire. Le lendemain nous rejoignons la colonne de prisonniers en route pour l'Allemagne. Nous voilà enfin arrivés au Stalag au nord de la Hollande. C'est le VI B. Il y a aussi des sous-camps : MEPPEN et EUPEN. On nous met au bras à chacun une plaque avec un numéro, le mien est 17006."

"Le Stalag, que nous appellerons le camp, est immense. Beaucoup plus loin il y a les "Kommander". C'est là que sont envoyés les prisonniers valides : usines, fermes, docks, forêts, etc…. Le camp est au milieu d'un désert de sable. Il est entouré d'une double rangée de fils barbelés. Aux quatre coins un mirador nous supervise, il est affublé d'une mitraillette. A l'intérieur du camp les baraquements, du préfabriqué bien entendu. A l'intérieur de la paille, une couverture, parfois une paillasse. Par endroits le plancher est nu : la paille ça coute cher ! Nous sommes une trentaine, il y a un robinet et un grand poêle qui marche avec de la tourbe - car malgré la saison il fait encore froid. A VERSEN donc, il y a une corvée attitrée qui rentre au camp tous les soirs et j'en fait partie - tirage au sort. Le matin on mange notre gamelle de soupe : de l'eau chaude avec un peu de millet pourri au fond : gare à la dysenterie ! Pour midi on emporte une tranche de pain, moitié farine, moitié sciure, avec un morceau de margarine. Avec çà il faudra tenir jusqu'au lendemain matin. Parfois en revenant du boulot on leur chantait la chanson "ils l'ont dans le c…" même si à ce moment-là on n'y croyait pas trop car ils avançaient partout. Mais ça faisait des petits moments de distraction. Parfois ils chantaient avec nous !!!!

J'ai fait plusieurs commandos et quatre stalags. Au début on ne comprenait pratiquement rien, alors nous n'avions pas beaucoup de contacts avec les civils, mais ça a vite changé. Au début, celui qui voulait s'évader devait économiser au maximum pour se faire une petite réserve. Dans certains endroits, il était assez facile de partir, dans d'autres pas. Mais une fois dehors, c'était une autre affaire ! Donc le futur évadé saisissait l'occasion et : direction *ouest (quand il ne se trompait, pas).* Mais en principe on n'allait pas loin. Il y avait la troupe un peu partout - D.C.A. surtout. Pourtant il y a eu quelques combines et quelques-uns, oh très peu, ont réussi ! Il faut dire que parmi les Hollandais aisés, beaucoup étaient des mouchards.

Après ma tentative d'évasion, suivies de punitions, et trois semaines de cellule tout seul, Voilà qu'on demande des volontaires pour aller dans une ferme. C'est parti ! Mais la ferme a sans doute été transférée car c'est une usine d'armement. Là on est très, très mal, à tout point de vue. On ne peut pas rester là ! Mais il y a déjà eu des évasions, autant dire que " ce n’est pas gagné d'avance" ! Ceux qui travaillaient dans les vraies fermes avaient plus d'avantages. Le temps était aussi long mais ils mangeaient à peu près à volonté.

Pour me punir de mes évasions, je suis parti en wagon à bestiaux en direction du camp de RAWA RUSKA en Ukraine, dans le premier convoi, le 12 avril 1942. Après un voyage épuisant nous sommes arrivés à la gare anéantis. Ceux qui ne pouvaient pas marcher étaient maltraités à coups de crosses, et il y avait les chiens…. Dans les écuries du camp on couchait sur des planches. Le matin : appel. Deux heures debout dans un vent glacial.

A RAWA RUSKA on a connu un débrouillard, dans un [[1]](#footnote-1)[Straflager](http://dict.leo.org/frde?lp=frde&lang=de&searchLoc=0&searchLocRelinked=1&search=Straflager&trestr=0x8001), qui était arrivé à se procurer une tenue civile. Comment comptait-il sortir du camp ? Mystère ! Et bien le mystère*, si je puis dire ainsi,* s'est accompli. Le gars était-il au courant de quelque chose ? Un beau jour, le ministre des prisonniers français, envoyé par Pétain, est venu avec sa suite visiter le camp. Et bien le prisonnier en civil s'est simplement joint à la bande de gangsters de SCAPINI *(le ministre)* et il est sorti avec eux les mains dans les poches ! Ils n'ont pas été comptés à la sortie, vous pensez, un ministre ! Une fois loin du camp : "au revoir messieurs et merci". C'est presque incroyable !

Je me fais engager dans la corvée de "café", ceci pour pouvoir explorer un peu les environs. Voici en quoi consiste la corvée de café : en route pour la forêt voisine. On nous fait couper les branches les plus basses ainsi que les petits sapins. Et chacun revient au camp avec son petit fagot. Les cuisiniers spécialistes du café font bouillir le tout avec de l’eau, et ça fait un café extraordinaire ! Il paraît que c'est même bon pour la santé… !!!

On mange très peu : le matin une boite de « café », une tranche de pain noir à la sciure, un petit bout de margarine. Le soir la soupe, de l’eau avec un peu de millet périmé qui donne la dysenterie. Chacun a sa ration de « pain ». Dans chaque Bloc on a bricolé une balance avec quelques morceaux de bois et deux ficelles au bout desquelles on a attaché une allumette. Chaque part est pesée méticuleusement.

Dans le camp il n’y a qu’un seul robinet d’eau, à peine potable, qui coule jour et nuit. Mais l’arrivée d’eau est souvent coupée et dirigée vers les cuisines. L’après midi on a le droit de faire la « queue » avec notre boite de conserve, on aimerait bien se rafraîchir un peu.

L’infirmerie est une pièce un peu isolée : une porte, une fenêtre et quelques grabats qui servent de lits. Dès que l’un de ces malheureux s’en va au cimetière un autre malade le remplace aussitôt. Les médecins juifs n’ont aucun moyen pour soigner. Il y a aussi un dentiste : il a une pince pour arracher les dents lorsque c’est indispensable, sans anesthésie bien sûr.

J'ai été embauché aussi dans la corvée de la route *- route qui n'a jamais été finie*. Il n'y avait aucun ingénieur pour diriger les travaux, on allait vers l'est. Parfois il fallait refaire un tronçon, car nos gardes ne s'y connaissaient pas plus que nous. Lorsque le chantier est devenu trop éloigné, on nous a emmenés en camions. Mais les camions étaient rares aussi, un beau jour, on a tout laissé tomber.

Il y a beaucoup de passage au camp. Après un jour ou deux les arrivants sont envoyés dans les commandos alentours. Là ils vont avoir la vie dure, ce sont des travaux forcés. C’est pour cette raison que j’ai essayé de rester dans le camp. Bien sûr j’ai effectué de gros travaux aussi : corvée de route, travaux sur la voie ferrée…. Plusieurs fois nous avons vu passer des trains, avec de grands plateaux découverts : il y avait des déportés de Russie, femmes, enfants, vieillards.

On nous demande de surtout ne pas s'évader. Si quelqu'un désobéit on lui tire dessus (ils ne veulent pas aller au front en Russie).

Un jour de novembre on m ’a annoncé mon départ du camp pour retourner dans les stalags en Allemagne.

1. Camp de discipline [↑](#footnote-ref-1)